

Biologie et société : une vision holistique

Article initialement paru dans la revue 'Eruditio' » le 15 avril 2021

Sous le titre

Biology and Society: A Holistic View

[Gerald A. Gutenschwager](#)

Professeur émérite, École d'architecture, Université de Washington, St. Louis, MO, États-Unis ; Chercheur scientifique, Département de planification et de développement régional, Université de Thessalie, Volos, Grèce

Résumé

La biologie influence-t-elle la société ? Oui, mais d'une manière très complexe et non déterministe. Comme la biologie et la société sont des systèmes émergents, ils doivent faire l'objet de recherches constantes pour comprendre comment ils changent. Ainsi, les deux exigences biologiques incontournables de la survie et de la reproduction doivent être étudiées de manière dialectique afin de comprendre comment elles évoluent. La conscience est apparue pour aider à la survie, et la conscience a fait naître le besoin de coopération qui a abouti au besoin de communication. La communication est facilitée par les symboles, d'où l'évolution du langage, à la fois parlé et écrit, et aussi l'apparition d'autres systèmes de symboles comme dans l'art, le théâtre, la danse et, bien sûr, les mathématiques. La société est donc socialement construite et n'est pas entièrement explicable en termes mécanistes. Nous vivons actuellement dans un contexte social idéologique qui met l'accent sur la compétition, de sorte que la coopération se fait nécessairement par la domination et le contrôle. Si nous voulons réaliser notre besoin biologique de survie d'une manière plus humaine, nous devons nous référer au processus de reproduction, qui implique beaucoup d'amour et d'éducation, quelque chose de plus familier au rôle des femmes que des hommes. La société évolue-t-elle dans ce sens ?

La plupart, si ce n'est tous les biologistes, s'accordent à dire que la nature nous a dotés, nous les êtres humains, de deux exigences incontournables : la survie et la reproduction. C'est naturellement vrai pour toutes les créatures. Les différentes façons dont les êtres vivants exécutent ces deux exigences intéressent les zoologistes ainsi que les anthropologues, étant donné que les êtres humains font partie de la nature. Pendant ce temps, au fur et à mesure que les créatures ont évolué, leurs moyens de satisfaire ces besoins, c'est-à-dire leurs moyens de le faire, ont changé, tandis que les besoins eux-mêmes sont restés les mêmes. L'un des effets de l'évolution est que les créatures récentes ont impliqué des formes de conscience plus avancées dans ce processus, en d'autres termes, leur conscience a évolué en même temps que leur nature physique.

Ainsi, pour nous, êtres humains, notre conscience nous a permis d'interpréter nos besoins biologiques de différentes manières. Par exemple, comme d'autres espèces, nous avons bien sûr

découvert que la survie est énormément facilitée par la coopération. C'est également vrai pour le corps humain, lui-même, bien sûr, où des milliards de cellules coopèrent pour survivre. En fait environ 10¹³ de nos cellules encaryotes et environ 10¹⁴ organismes procaryotes (microbiote) vivent en harmonie avec nous. Ils sont les gardiens de l'homéostasie, de l'équilibre, sans aucun contrôle, l'un sur l'autre. Ils sont tous aussi importants l'un que l'autre pour maintenir la hiérarchie des priorités, assurant la nourriture et l'oxygène à toutes les structures. C'est la définition du bien-être. Une coopération constante est un MUST pour la survie d'un organisme, ainsi que pour la société. (Communication personnelle de Donatella Verbanac. Voir aussi Verbanac, et al 2019).

« Les spécialistes des sciences sociales, en particulier, pourraient jouer un rôle important en aidant nos croyances socialement construites à s'adapter aux changements de notre environnement social et naturel. Mais ils sont piégés dans un système académique compétitif qui encourage ces scientifiques à communiquer dans un langage rempli de termes techniques qui découragent tous les autres, à l'exception de ceux de leur domaine de spécialisation, d'essayer même de comprendre ce qu'ils disent.

Un seul être humain en conflit avec les forces de la nature, y compris les prédateurs naturels, a beaucoup moins de chances de survie que ceux qui travaillent ensemble. Cependant, la coopération humaine nécessite un certain degré de contrôle sous la forme d'un accord entre les membres du groupe sur la façon dont chaque membre est censé se comporter à un moment donné et dans une situation donnée. Tout cela nécessite une communication entre les membres du groupe. Dans le même temps, la communication est considérablement améliorée grâce à l'utilisation de symboles pour représenter les caractéristiques de notre existence, y compris les éléments de notre environnement. Ainsi, le langage est né comme notre ensemble de symboles le plus sophistiqué, ce qui a considérablement amélioré notre capacité à communiquer les uns avec les autres et, par conséquent, à coopérer. Les chimpanzés coopèrent et communiquent également entre eux, comme beaucoup le font probablement, sinon tous les éléments de la nature, mais avec une forme de conscience beaucoup plus simplifiée.

La conscience avancée, cependant, complique le processus de communication, d'autant plus que nos systèmes de symboles sont devenus de plus en plus abstraits. De plus, notre forme avancée de conscience exige que nous apprécions le fait que nos pensées et notre comportement sont maintenant intimement liés. Même notre comportement instinctif est maintenant intercedé par des pensées qui interprètent et communiquent aux autres la compréhension qui régit ce comportement.

Ainsi, nous avons maintenant divers moyens de satisfaire nos besoins de survie et de reproduction. Nous savons que la survie exige la coopération, que la coopération exige la communication, et que la communication nécessite l'utilisation de symboles avec lesquels communiquer et, enfin, que le langage est notre forme la plus avancée de création de symboles. Et ce, malgré l'énorme importance des mathématiques en tant que système de symboles pour nous aider à comprendre notre environnement naturel en particulier. Cela ne signifie pas non plus que d'autres symboles ne peuvent pas être utilisés pour communiquer. Ainsi, nous avons également diverses formes de théâtre, de musique et de danse, ainsi que des arts graphiques et picturaux, y compris l'architecture, le sport et les jeux en général, etc., qui sont très efficaces pour communiquer des significations, parfois même pas très facilement traduites dans le langage.

« La philosophie avait pour but dans la Grèce antique de relier les différentes pièces au puzzle plus vaste où la science est née. Aujourd'hui, cependant, la philosophie n'est considérée que comme une spécialisation parmi d'autres, et pas particulièrement importante »

Entre-temps, comme nous l'avons dit plus haut, pour établir la coopération, nous avons besoin d'ordre, ce qui est nécessaire pour que ces systèmes soient efficaces. En même temps, pour que cet ordre dure, nous avons également besoin d'un moyen de lui permettre de se perpétuer dans le temps. Ainsi, nous l'institutionnalisons sous la forme d'expressions basées sur des symboles, non seulement dans le langage mais dans les autres formes symboliques mentionnées ci-dessus, afin que les générations suivantes puissent incorporer cet ordre dans leur conscience (Berger et Luckmann 1966). Ces systèmes de symboles comprennent des règles de comportement et des descriptions des divers rôles que les individus nombreux et divers doivent jouer dans le maintien de l'ordre social, du parent à l'enfant, au chasseur ou au cueilleur, et aux nombreuses formes de rôles spécialisés qui ont constitué une société donnée, de l'antiquité, à la société moderne. Ainsi, nos comportements sont dans une large mesure, prévisibles les uns pour les autres, comme si nous étions impliqués dans une forme de théâtre social (Burke 1973, Duncan 1968).

Aujourd'hui, nous avons des systèmes de symboles élaborés résultant de nos milliers d'années d'évolution sociale. (Gutenschwager, 1996). Mais ce qui reste constant tout au long de cette évolution des systèmes de symboles, c'est le fait inéluctable, comme indiqué ci-dessus, que nos pensées et nos comportements sont étroitement liés, enchevêtrés, si vous préférez le langage de la physique quantique. Pour approfondir cette analogie, nos pensées ne sont pas simplement le reflet de la réalité que nous observons, elles jouent également un rôle déterminant dans la création de cette réalité. Elles sont comme le microscope électronique qui change la réalité physique observée par le physicien. C'est pourquoi, dans les sociétés basées sur les classes, les classes dirigeantes auront toujours besoin de contrôler leurs pensées si elles souhaitent contrôler leur comportement, et elles utilisent diverses formes symboliques, allant d'un langage spécial chargé d'émotion comme les mathématiques, des mensonges purs et simples, des vêtements uniformes, des coiffures, etc., pour y parvenir.

Ainsi, les problèmes d'ordre auxquels nous sommes confrontés dans les circonstances actuelles, en tant que société de plus en plus mondialisée, sont intimement liés à nos pensées sur cet ordre. Nos théories et nos idéologies sur cet ordre jouent un rôle déterminant *dans la création et le changement de cet ordre*. De plus, nous avons des jugements moraux sur la qualité de cet ordre, qui sont le produit de nos pensées sur la façon dont cet ordre *devrait être* constitué. En d'autres termes, nos croyances, nos constructions intellectuelles, ne sont pas simplement le reflet de nos observations, elles sont importantes pour créer ce qui est observé, et pour juger si ce que nous avons créé est bon ou mauvais. Tout cela était très bien connu de Cambridge Analytica lorsqu'elle a exploité les données de Facebook pour aider à influencer les élections de 2016 aux États-Unis. Elle est également utilisée pour influencer et contrôler le comportement humain en général dans la nouvelle ère de ce que Shoshana Zuboff (2019) appelle le « capitalisme de surveillance ».

Cela va à l'encontre de la croyance répandue selon laquelle la science a résolu ce dilemme, cette dialectique entre nos pensées et la réalité que nous avons créée et que nous observons. De nombreux scientifiques, cependant, se demandent maintenant si ce dilemme a été résolu par la science (Frank, et al 2019), comme l'ont fait les philosophes dans le passé, tout comme les croyances déterministes des adeptes religieux ont été remises en question lors de l'essor de la science à l'époque de la Renaissance.

« Une caractéristique majeure du système individualiste est notre incapacité à observer les conséquences souvent involontaires de nos actions intentionnelles. »

En fait, Keven Leland (2017) a documenté en détail les travaux de scientifiques récents qui ont contribué à développer notre compréhension du processus dialectique par lequel nous avons évolué non seulement biologiquement au cours des derniers millions d'années, mais aussi de la façon dont nous nous sommes développés culturellement en relation avec notre évolution génétique. Cette évolution de la culture génétique chez les êtres humains a été le produit de notre capacité à copier et à enseigner aux générations futures les connaissances accumulées qui rendent la culture possible.

Des études expérimentales soutiennent l'hypothèse selon laquelle une dynamique co-évolutive gène-culture est apparue entre les compétences socialement transmises, y compris l'utilisation d'outils, et certains aspects de l'anatomie et de la cognition humaines. Cette interaction s'est poursuivie dans l'évolution humaine il y a au moins 2,5 millions d'années et s'est poursuivie jusqu'à aujourd'hui. Les études théoriques, anthropologiques et génétiques attestent toutes de l'importance de la rétroaction coévolutive gène-culture dans l'évolution humaine récente, qui a façonné à la fois notre anatomie et notre cognition, et accéléré les taux de changement. Tout comme l'évolution biologique a cédé la place à l'évolution de la culture des gènes, l'évolution culturelle a ensuite pris les rênes de l'adaptation humaine, et le rythme du changement vécu par les membres de notre lignée évolutive s'est encore accéléré. La culture a fourni à nos ancêtres des astuces pour se procurer de la nourriture et survivre, et à chaque nouvelle invention, la population a pu exploiter son environnement plus efficacement. Cela a non seulement alimenté l'expansion du cerveau, mais aussi la croissance de la population (Leland 2017, p. 318-19).

Leland poursuit en expliquant pourquoi les darwinistes et les sociobiologistes ont été incapables d'expliquer pleinement les origines de la « cognition et de l'intelligence humaines ».

Tout d'abord, l'origine d'aucun des éléments critiques de la cognition humaine (notre apprentissage culturel, notre intelligence, notre langage, notre coopération ou nos pouvoirs de calcul) ne peut être complètement comprise de manière isolée, car chacun a façonné les autres dans un réseau de rétroactions coévolutionnaires complexes. Deuxièmement, l'esprit humain n'a pas évolué de manière simple et linéaire, les changements dans l'environnement extérieur générant une sélection naturelle favorisant les adaptations cognitives. Au contraire, nos capacités mentales ont évolué à travers un processus alambiqué, causé réciproquement, par lequel nos ancêtres construisaient constamment des aspects de leur environnement physique et social qui se répercutaient pour imposer la sélection à leur corps et à leur esprit, dans des cycles sans fin. Troisièmement, pour comprendre le processus dynamique complexe par lequel l'esprit humain a évolué, il a fallu utiliser les outils de la génomique moderne, de la génétique des populations, de l'évolution de la culture des gènes, de l'anatomie, de l'archéologie, de l'anthropologie et de la psychologie dans un effort multidisciplinaire concerté (Leland 2017, pp. 320-321).

Cet effort interdisciplinaire décrit par Leland est un brillant exemple d'innovation dans la pratique autrement compartimentée et l'explication causale linéaire qui a caractérisé une grande partie de la science tout au long du XXe siècle.

En effet, les spécialistes des sciences sociales, en particulier, pourraient jouer un rôle important en aidant nos croyances socialement construites à s'adapter aux changements de notre environnement social et naturel. Mais ils sont piégés dans un système académique compétitif

qui encourage ces scientifiques à communiquer dans un langage rempli de termes techniques qui découragent tous les autres, à l'exception de ceux de leur domaine de spécialisation, d'essayer même de comprendre ce qu'ils disent. Alors que leur statut, voire leur « survie » dans ce système dépend de cet obscurcissement, la conséquence involontaire est que des informations précieuses nécessaires à la dialectique sociale sont essentiellement inaccessibles aux humains ordinaires et à leurs collègues académiciens.

C'est en ce sens que la spécialisation est à la fois une bénédiction et une malédiction. C'est une bénédiction parce qu'elle nous permet d'examiner des aspects spécifiques de la réalité en profondeur et de comprendre cet aspect comme il n'y en a pas d'autre. C'est une malédiction parce qu'elle encourage les spécialistes à penser que cet aspect particulier de la réalité n'est pas associé à d'autres aspects ou qu'il s'agit de quelque chose que d'autres spécialistes traiteront et qui ne les concerne pas. C'est un peu comme si vous preniez une pièce d'un grand puzzle et que vous l'examiniez en profondeur, puis que vous oubliiez de remettre cette pièce à sa place dans le grand puzzle. La philosophie avait pour but de relier les différentes pièces au puzzle plus vaste de la Grèce antique où la science est née. Aujourd'hui, cependant, la philosophie est considérée comme une spécialisation de plus et pas particulièrement importante, en tout cas parmi les scientifiques et les ingénieurs.

Quoi qu'il en soit, le développement de la société observé au cours des derniers milliers d'années semble être né d'une conviction consciente que pour satisfaire notre besoin de survie, nous devons contrôler la nature et nos semblables, la guerre étant une extension naturelle de cette croyance (Sahlins 2008). C'est tout à fait cohérent avec notre rôle en tant que chasseurs dans notre état évolutif antérieur de chasseurs et de cueilleurs. Par conséquent, il s'agit principalement d'une vision du monde dominée par les hommes, tout comme l'ont été nos systèmes de pensée et de croyances au cours de la même période (Gutenschwager 2017). Ces systèmes ont, bien sûr, été grandement améliorés par la croissance de la science et de la technologie au cours des derniers siècles. La science est le résultat naturel de notre curiosité pour tout et a considérablement accru notre connaissance de la nature. L'utiliser pour contrôler la nature et, là où cela est jugé nécessaire, nos semblables, pour promouvoir nos intérêts matériels est cependant un choix que nous avons fait en tant qu'êtres humains. Ce besoin, comme Solomon et al. (2015) l'ont démontré, ainsi que Becker (1973) avant eux, est étroitement lié à notre conscience humaine de notre propre mort. Nous établissons des systèmes de croyances élaborés pour nous aider à faire face à cette prise de conscience et lorsque nous sommes confrontés à des systèmes de croyances alternatifs, nous devons les dégrader, ce qui conduit au racisme, au tribalisme, etc. et à une volonté de détruire les auteurs de ces systèmes. En même temps, la science est une institution au sens anthropologique du terme. En tant que tel, il est plus que les activités d'un scientifique donné, ou même le total des activités de tous les scientifiques : le total est plus que la somme des parties. En tant qu'institution, elle implique des croyances sur le caractère du monde qu'elle examine, son ontologie. Il s'agit de règles sur la manière dont ce monde doit être étudié, son épistémologie et ses méthodologies. Ces règles sont transmises de génération en génération et constituent l'essence de la science en tant qu'institution. Comme dans toute institution culturelle, les scientifiques individuels peuvent suivre ces règles à un degré plus ou moins élevé, selon que cela convient à leur compréhension individuelle de la réalité. Ces règles ne sont pas non plus absolument constantes dans le temps ; Ils peuvent changer et évoluer au fur et à mesure que l'expérience des scientifiques modifie leur compréhension du monde qu'ils étudient.

L'institution de la science est actuellement grandement influencée par la philosophie atomistique de Démocrite, mise en œuvre par Newton et développée philosophiquement par

Descartes, qui croyait que l'esprit et le corps sont des entités séparées. Ainsi, la science est divisée entre diverses spécialisations avec peu de communication entre elles, tout comme la société dans son ensemble est divisée en activités spécialisées, avec peu de sens de l'effet global sur la structure de cette société. La science de l'économie a interprété cet atomisme comme de l'individualisme, avec diverses formulations mathématiques sur la façon dont une société totale serait formée sur la base de la pensée et de l'action individualistes. En fait, c'est devenu une idéologie dominante, c'est-à-dire institutionnalisée, de la vie pour tous les membres des sociétés actuelles incorporées dans le système capitaliste, en dépit des critiques marxistes.

L'une des principales caractéristiques de ce système individualiste est notre incapacité à observer les conséquences souvent involontaires de nos actions intentionnelles. Par exemple, la science a considérablement amélioré notre capacité à vivre en bonne santé et à augmenter notre espérance de vie. Grâce à l'amélioration de l'assainissement et des soins médicaux, nous avons considérablement réduit la mortalité infantile. Cela a produit l'explosion démographique observée par les démographes et a considérablement augmenté la population sur la terre. Ceci, à son tour, a été facilité par l'encouragement des chefs religieux pour que leurs congrégations aient beaucoup d'enfants et augmentent ainsi le nombre de leurs fidèles. Cela a également souvent conduit à des guerres pour obtenir les ressources nécessaires à la survie de cette population croissante, ce qui n'est pas observable dans une vision du monde individualiste ou tribaliste. Seule une vision du monde plus holistique nous permettrait de comprendre ces liens.

Nous n'avons pas parlé de notre besoin de reproduction. Cela a été et est en grande partie, mais pas exclusivement, une responsabilité féminine chez la plupart des espèces. Pendant ce temps, pour les formes de vie plus avancées, ce processus a impliqué beaucoup plus que la simple mise au monde. Pour les humains, en particulier, cela a également impliqué non seulement la naissance et l'allaitement du nouveau-né, mais aussi une longue période de soins, s'ils veulent survivre. C'est à partir de ce processus que s'est développée notre capacité à établir des relations émotionnelles avec nos semblables et à prendre soin d'eux de manière plus que matérielle. Ainsi, la reproduction et la survie constituent un processus complexe interdépendant chez les êtres humains. La façon dont nous gérons ce processus est un choix que nous faisons ; Nos pensées et nos croyances déterminent dans une large mesure ce que nous faisons et comment nous nous comportons en réponse à ces exigences biologiques. En bref, au fur et à mesure que nous avons évolué socialement et biologiquement, nous avons appris à entremêler nos deux besoins biologiques, le besoin de coopération pour satisfaire notre besoin de survie, d'une part, et notre besoin d'amour et d'éducation, pour satisfaire notre besoin de reproduction, d'autre part.

Venons-en maintenant au dialogue actuel entre la droite et la gauche politiques, entre la croyance de la droite, que les avantages dont bénéficient les Européens, les Américains et les Japonais, et maintenant certaines classes supérieures et même moyennes ailleurs, ont valu les coûts pour l'environnement et les millions de travailleurs et de paysans qui ont été littéralement sacrifiés sous diverses formes d'esclavage à travers le monde au cours de ce processus. et, dans une mesure surprenante, encore répandue aujourd'hui. La croyance de gauche, d'autre part, est que ces sacrifices ont peut-être été dans une large mesure inutiles, et que, de plus, si le niveau de vie matériel s'est amélioré, la société de consommation n'a finalement pas rendu les gens plus heureux émotionnellement qu'ils n'auraient pu l'être avec une autre forme d'ordre. Enfin, en outre, ceux les gens de gauche pensent que les dommages environnementaux ont été énormes, menaçant peut-être maintenant notre survie même en tant qu'espèce.

Cela soulève la question de savoir si et dans quelle mesure nous sommes bien lotis dans le système de pensées et de croyances d'aujourd'hui. Il est clair que certaines personnes sont mieux

loties sur le plan matériel, et dans la mesure où l'insécurité matérielle des pauvres est aussi un problème émotionnel, beaucoup sont également mieux loties sur le plan émotionnel. Dans la mesure où nous sommes stressés dans notre système aliénant, axé sur le profit et basé sur la machine, à la fois au travail et en tant que consommateurs, nous ne sommes probablement pas mieux lotis, émotionnellement. Dans le même temps, les crises financières récurrentes provoquées par nos théories des sciences sociales et nos croyances en un système socio-économique individualiste et compétitif augmentent maintenant le nombre de personnes qui ne sont pas si bien loties, matériellement, sans parler du facteur émotionnel. (Yates 2020, p.24).

Nous devons replacer cette division entre la gauche et la droite dans le cadre de notre besoin de survie et de reproduction, ainsi que dans l'hypothèse que nous, en tant qu'humains, avons créé cet ordre social. Nous devons rejeter la croyance qu'il y a quelque chose de « naturel » ou de prédéterminé dans cet ordre. Nous devons comprendre que nos pensées et nos croyances ne sont pas objectivement vraies, mais seulement dans la mesure où elles sont imposées à nos semblables. Nous devons cesser de nous cacher derrière Dieu, la science ou la mythologie, comme source de notre autorité, et reconnaître que nous cherchons à satisfaire nos propres besoins psychologiques et émotionnels à travers ces pensées, croyances et comportements. Si nous désirons et croyons en la compétitivité, alors nous cherchons à l'imposer à nos semblables. Si nous croyons en l'amour et en l'amitié, nous cherchons également à influencer nos semblables dans cette direction. Nos théories sociales ne sont que des représentations symboliques de ces croyances, car nous cherchons à les légitimer par tous les moyens que nous pouvons trouver.

La question est donc la suivante : quel est le meilleur moyen de survie et de reproduction ? Devrions-nous dominer et, si nécessaire, détruire nos concurrents, comme l'ont fait la guerre et le capitalisme ? Pendant ce temps, inutile de dire que la rhétorique théorique et idéologique actuelle le reconnaît rarement. Ou devrions-nous réexaminer nos croyances, nos théories et nos idéologies, pour voir s'il n'y aurait pas une meilleure façon de satisfaire nos besoins de survie et de reproduction ?

En même temps, comme nous n'avons pas toujours été des prédateurs, mais que nous avons été des proies pendant de longues périodes, il y a une émotion persistante de peur qui s'impose de temps en temps et de personne en personne (Hart et Sussman 2019). Pour les personnes les plus touchées par cette peur, il y a souvent un besoin émotionnel de pouvoir pour compenser cette peur (McClelland, 1975). En d'autres termes, les moyens d'établir la coopération comme nécessaires à la survie seront considérés par ces personnes comme étant mieux accomplis par l'imposition d'un contrôle par l'exercice du pouvoir. Ce n'est pas rare historiquement, comme nous l'avons vu si souvent dans le passé. Ainsi, alors que toutes les révolutions de l'histoire ont cherché « Liberté, Égalité et Fraternité », elles sont bientôt remplacées par un nouvel ensemble de brutes cherchant à satisfaire leur besoin de pouvoir, généralement par l'accumulation de richesses, espérant ainsi surmonter leur peur de la mort.

La Grèce antique a augmenté la productivité, en partie basée sur l'esclavage et la subordination des femmes, ce qui a ensuite conduit à des loisirs parmi l'aristocratie qui leur ont permis de s'engager dans des spéculations philosophiques de toutes sortes. Cela incluait la science, à travers laquelle ils cherchaient à se libérer de la peur qui accompagnait la superstition. Cette liberté leur a également permis de découvrir de nouvelles formes d'ordre social dans l'agora, un lieu de rencontre qui a apporté une nouvelle forme d'autonomie nécessaire à l'établissement d'un nouvel ordre qui permettrait la coopération à plus grande échelle.

Ce besoin de pouvoir est indépendant du système sociopolitique et économique particulier et des idéologies et théories qui l'accompagnent à un moment donné, qu'elles soient inspirées par la mythologie, la religion, la science ou autre. Il s'agit d'un facteur gênant qui se cache à l'arrière-plan de tout système social. Il ne faut pas non plus confondre ce "besoin personnel de pouvoir" avec le "besoin d'accomplissement" de McClelland, ou pire encore avec le besoin de "réalisation de soi" de Maslow. De toute façon, peu de gens y parviennent car, selon Maslow lui-même, ils doivent généralement avoir d'abord satisfait tous leurs besoins inférieurs de "sécurité", d'"affiliation" et d'"estime", un fait qui est souvent ignoré dans l'application de sa hiérarchie par les professionnels impliqués dans le conseil.

Ce que cela implique, c'est que tout système social que nous espérons établir afin de satisfaire nos besoins matériels et émotionnels doit faire face à ce problème du besoin de pouvoir. Comme les questions émotionnelles ne sont pas très en vogue aujourd'hui avec les systèmes matérialistes de pensée et de croyance qui régissent notre comportement, beaucoup d'entre nous devront probablement commencer à tracer de nouvelles voies. En d'autres termes, nous devons rechercher un système socio-politico-économique qui fonctionne efficacement non seulement dans un sens rationnel, mais aussi dans un sens émotionnel. Nous devons élargir les significations que nous donnons à des termes tels que développement, progrès et évolution, en modifiant les strictes frontières disciplinaires qui ont compartimenté notre pensée pendant tant d'années.

Ce cloisonnement a peut-être, et a probablement été, nécessaire pour faire face à la complexité croissante des systèmes sociaux que nous avons créés depuis l'essor de l'urbanisation, mais nous devons maintenant surmonter les carences de cette tendance, comme l'a fait Leland (2017). Au fur et à mesure que nous nous étendrons au-delà de nos domaines de spécialisation, cela augmentera très certainement le niveau d'incertitude et donc notre peur, comme cela a été le cas dans le passé. Nous devons donc apprendre à vivre avec l'incertitude, et ce ne sera pas une tâche facile : nous, les êtres humains, aimons la certitude. Nous aimons croire que nos croyances et nos pensées et, par conséquent, notre comportement, sont les bons et que les autres ont tout simplement tort. De plus, nous utilisons généralement nos arguments à l'appui basés sur la science, la religion, la mythologie ou quoi que ce soit d'autre, pour le prouver.

Tout cela est important parce que le monde émotionnel dans lequel nous vivons aujourd'hui sur la plus grande partie de la planète est dominé par l'esprit de l'individualisme prédateur, l'accompagnement nécessaire de l'organisation supposée rationnelle de la société basée sur une recherche matérialiste du développement économique. Un facteur important dans la naissance de cet esprit a été retracé à la culture du monde anglo-atlantique aux 18^e et 19^e siècles, où pendant des siècles, les enfants de notables ont été envoyés à l'étranger pour être soignés, élevés et scolarisés en tant que pupilles d'autres notables. Leurs parents, même s'ils les aimaient tendrement [?], consacraient peu de temps à l'éducation et à l'épanouissement de leur progéniture. Ils passaient leur temps à s'occuper... de [leurs] systèmes clients complexes... Par conséquent, la parentalité à distance était, au XVIII^e siècle, associée à la richesse et à l'influence. [et]... Le poids de la tradition a fait de l'allaitement en plein air une institution persistante parmi les dames des classes dirigeantes. (Rhodes 2019, p. 3, voir aussi Macfarlane 1989 et 1991)

En d'autres termes, les liens affectifs qui seraient nécessaires à un autre type de vie collective et coopérative ont été minés par l'importance accordée à la propriété. Cela inclut la domination et le contrôle qui ont été nécessaires pour atteindre puis maintenir cette propriété dans ce type de culture. Après une période intermédiaire donnée à la montée du mercantilisme, le capitalisme

est né. Adam Smith et David Ricardo n'ont fait que formaliser et légitimer ce système en lui donnant une forme théorique pour le faire paraître naturel et inévitable. Non pas que l'essor du capitalisme puisse être réduit à ce seul facteur (Holton 1985, Turner 1992). Pourtant, dans la mesure où nous sommes émotifs, autant, sinon plus, que les créatures rationnelles, cela doit sûrement être considéré comme un facteur dominant.

Dans les États-providence d'Europe, les gouvernements ont cherché à étendre la satisfaction des besoins matériels à tous les membres de la société. En d'autres termes, ils ont bien compris la différence entre les besoins publics et privés, de sorte que la santé, l'éducation, les transports, etc. sont bien pris en charge par l'État, contrairement à ailleurs où le secteur privé est sacré et est théoriquement capable de satisfaire tous les besoins humains en tant que sous-produit de la recherche écrasante du profit.

Dans le système de marché « libre », il est admis comme naturel que toutes les découvertes et inventions soient converties en activités lucratives, y compris celles liées à la santé, à l'éducation, etc., même si les produits et services sont alors hors de portée d'une proportion importante de la population mondiale. Le marché, croit-on, transcendera toutes ces inégalités, si on lui donne suffisamment de temps. Nous attendons toujours que cela se produise pour tout le monde, plus de 200 ans plus tard (voir www.worldometers.info pour des informations sur l'état actuel du monde à cet égard).

Les pays de protection sociale ont fait de l'égalité une partie officielle de leur programme, dans la mesure où ils le peuvent dans les limites de leur budget. Mais, comme l'a dit Marx, aucun système socialiste n'est possible tant qu'il y a du capitalisme dans le monde. Ces sociétés doivent se protéger de l'ingérence constante que représentent les blocus, les sanctions, les menaces militaires, les assassinats, etc., sans parler de l'opposition que présentent les anciennes classes privilégiées au sein de leurs propres sociétés. Ainsi, elles doivent gaspiller un grand nombre de ressources en dépenses militaires et policières. Elles doivent également essayer de se défendre contre la propagande continue de la guerre en faveur de la consommation sans fin de biens matériels comme moyen d'atteindre le bonheur. Ainsi, l'émotion de la peur et le besoin excessif, voire parfois psychopathique, de pouvoir personnel qui l'accompagne ne sont pas non plus absents de ces systèmes, en partie à cause des pressions internes et externes que nous venons de mentionner.

Alors, quelle est la solution à ce problème de savoir comment organiser une société pour qu'il y ait une coopération, ce qui est évidemment nécessaire à notre survie, et pour le faire sans le fardeau constant du « besoin excessif de pouvoir personnel » ? Il n'y a pas d'accord sur la question de savoir si la coopération doit être réalisée par une liberté illimitée pour les sociétés monopolistiques privées ou par une planification gouvernementale, ou une combinaison des deux. Pendant ce temps, en fait, il y a une planification gouvernementale présente partout, mais dans les pays capitalistes, elle est dirigée vers la préservation de la richesse privée. Lors de la crise financière de 2008, les gouvernements ont « renfloué » les banques ; Ils n'ont pas « renfloué » le peuple, ce qui aurait permis d'atteindre le même objectif d'une manière beaucoup plus humaine. Mais cela aurait sapé la discipline du marché libre, c'est-à-dire que cela aurait détruit la légitimation de tout le système de croyances idéologiques de l'ordre mondial capitaliste.

Si l'on remonte aux origines du terme « marché libre », il faut se confronter à l'importance symbolique de ce terme. Au fur et à mesure que l'urbanisation s'amorçait, de nombreuses personnes ont été enchantées par la liberté retrouvée dans le milieu urbain. Ils étaient heureux

d'échapper aux limites intellectuellement restrictives de la société villageoise fermée qui avait prévalu pendant tant de générations. La Grèce antique a augmenté la productivité, en partie grâce à l'esclavage et à la subordination des femmes, ce qui a ensuite conduit à des loisirs au sein de l'aristocratie qui leur ont permis de s'engager dans des spéculations philosophiques de toutes sortes. Cela incluait la science, à travers laquelle ils cherchaient à se libérer de la peur qui accompagnait la superstition. Cette liberté leur a également permis de découvrir de nouvelles formes d'ordre social dans l'agora, un lieu de rencontre qui a apporté une nouvelle forme d'auto-gouvernement nécessaire à l'établissement d'un nouvel ordre qui permettrait la coopération à plus grande échelle. Malheureusement, cela se limitait à la cité-État (la polis), de sorte qu'une coopération à plus grande échelle n'était toujours pas possible. Ainsi, il y a eu, malheureusement, malgré les efforts unificateurs d'Alexandre et de son père, de nombreuses guerres entre les cités-États qui ont finalement rendu impossible pour la Grèce de résister aux assauts de la Rome impériale, où la coopération était organisée par la domination et le contrôle.

Il ne s'agit pas de sous-estimer les difficultés complexes de maintenir la cohésion sociale tout en permettant une certaine liberté personnelle. Trop de cohésion sociale peut conduire à un sentiment de répression individuelle, tandis qu'une trop grande liberté individuelle peut conduire à une perte d'ordre et à un sentiment d'aliénation. Ce dilemme est au cœur du conflit actuel entre la gauche et la droite, entre les idéologies capitaliste et socialiste et les systèmes sociaux qui en résultent. Ainsi, le défi auquel l'humanité est confrontée est de chercher un juste milieu entre ces deux extrêmes. De plus, comme l'a si judicieusement dit Aristote, nous sommes destinés à trouver un juste milieu (μέτρον ἄριστον) en faisant d'abord l'expérience des extrêmes. Et les moyens de trouver ce moyen impliqueront toujours l'éducation et la communication, ce qu'il vaut mieux faire sans colère ni peur, comme nous l'apprendrons, espérons-le, au 21^e siècle.

En faisant un bond en avant jusqu'à l'époque actuelle, nous pouvons voir la distorsion nécessaire qui s'incarne dans l'idée actuelle de liberté. Il est vrai que le progrès implique la pensée novatrice des individus, mais ces individus font toujours partie d'un ensemble plus vaste qui s'étend dans le temps et dans l'espace. Ce ne sont jamais des individus isolés ; Ils sont toujours connectés aux autres dans une longue histoire d'efforts pour mieux comprendre notre existence sur cette planète. Leurs recherches, leur bien-être matériel même, sont soutenus publiquement par leurs semblables dans la société.

La croyance selon laquelle les individus innovants devraient améliorer leur bien-être matériel individuel en transformant chaque découverte en une entreprise lucrative fait partie d'un système de croyances élaboré créé au fil du temps par les êtres humains dans notre société actuelle. Ce ne sont PAS les lois de Dieu ou de la nature, ce sont des pensées et des croyances humaines. Il y a une croyance que si j'améliore ma propre condition matérielle, parfois même aux dépens d'autres humains, cela améliorera d'une manière ou d'une autre le sort de tout le monde, quelle que soit l'innovation dont je suis responsable. Cela fait partie d'un système de croyances, en fait, d'un jugement moral sur la façon dont nous pouvons mieux coopérer et ainsi survivre. Il dit que *la meilleure façon de coopérer est de ne pas coopérer* ! Il s'agit d'une croyance purement émotionnelle, qui se fait passer pour de la rationalité. Pourtant, on pense en quelque sorte qu'il est prouvable par des moyens mathématiques, même s'il n'est pas prouvable empiriquement, sauf par une sélection minutieuse de statistiques intéressées qui masquent plus la réalité qu'elles ne la révèlent (Zaman 2020).

Nous sommes donc confrontés à un dilemme existentiel. On nous fait croire que la concurrence est bonne et, de plus, qu'elle favorise la liberté individuelle. Pour ce faire, nous devons ignorer le fait que la concurrence est une circonstance instable ; Cela mène toujours à des gagnants et

à des perdants. Les vainqueurs des compétitions sportives reçoivent un trophée, symbole de victoire. Les gagnants de la société absorbent les perdants, d'où le système de capitalisme monopoliste que nous connaissons dans le monde d'aujourd'hui (Baran et Sweezy, 1966). Ces vainqueurs actuels se réunissent de temps en temps pour se mettre d'accord sur la façon dont ils devraient se comporter individuellement, afin de maintenir leur pouvoir en tant que petite classe de personnes extrêmement riches et puissantes dans un système politique largement antidémocratique (Domhoff, et al 2018).

En d'autres termes, à l'heure actuelle du moins, la coopération au niveau mondial est rendue possible par la domination et le contrôle. Une culture mondiale est créée avec des pensées et des croyances souvent trompeuses sur la façon dont elle devrait être organisée, des croyances motivées par un sentiment moral que c'est bien. Ce sens est basé sur l'hypothèse qu'il est naturel et que la science fournit la preuve qu'il en est ainsi. C'est une idée à laquelle un certain nombre de scientifiques, eux-mêmes, s'opposent aujourd'hui (Frank 2019). Mais le concept de science est utilisé symboliquement dans le monde social à des fins qui vont au-delà de son intention initiale, y compris par les chercheurs en sciences sociales. Cela est particulièrement vrai pour les économistes, qui cherchent à améliorer leur statut social et, par conséquent, leur survie, tout cela en se fondant sur la conviction qu'ils amélioreraient ainsi le bien-être de tous les membres de la société (Fullbrook 2004). Encore une fois, la croyance que la coopération peut être obtenue en ne coopérant pas !

Peut-être est-il temps d'établir un lien entre la survie biologique et la reproduction, en opposant la domination et le contrôle à l'éducation et à l'amour, comme moyen d'atteindre la coopération nécessaire à notre survie. Ce n'est pas non plus si difficile à accomplir :

Nous suggérons que les êtres humains sont naturellement coopératifs lorsqu'ils sont en bonne santé et qu'ils n'ont recours à la violence que dans des conditions anormales, comme lorsqu'ils sont stressés, maltraités, négligés ou malades mentaux (Sussman et Cloninger 2011, p. ix)

Des recherches plus récentes confirment également cette croyance :

Nos expériences indiquent que la création de sociétés inclusives qui offrent des voies d'accès à un but et un sentiment d'appartenance à tous ses citoyens doit être une priorité dans la lutte contre la violence politique. La radicalisation est un phénomène social qui doit être combattu socialement à l'aide d'une gouvernance inclusive, d'amis et de familles, de médias... Au fur et à mesure que la possibilité d'une vie motivée par un but réapparaît, elle efface... [le] flirt avec l'idéologie extrémiste (Hamid et Pretus, 2019)

Nous avons vu que la reproduction s'accomplit mieux par l'éducation et l'amour. Il s'agissait principalement d'une responsabilité féminine et a généralement été ignorée par les hommes dans la création de nos systèmes de croyances, de nos mythes et de nos théories gouvernant le monde jusqu'à présent (Bhattacharya 2020). Cela est bien sûr en train de changer, grâce à la lutte continue des femmes pour obtenir une place plus importante sur le plan matériel et idéologique dans la société d'aujourd'hui, une lutte qui est loin d'être achevée dans la plupart des régions du monde.

Pendant ce temps, le monde dépense des centaines de milliards, voire des milliers de milliards de dollars publics chaque année pour la conception et la fabrication d'armes de destruction massive dont le but est de produire la mort, tout en ne dépensant pratiquement rien pour la production de la vie, du moins dans les premières années. C'est un travail de femmes, pas dans

le secteur public, ni même dans le secteur privé, d'ailleurs. Elles ont été pratiquement invisibles dans le monde des affaires et de la politique, dominé par les hommes, sans parler du monde de la science. Personnellement, j'ai entendu deux professeurs de sciences sociales (il y a cinquante ans, bien sûr) proclamer qu'ils n'accordaient pas de bourses aux étudiantes parce qu'elles « partent et tombent enceintes » !

Si nous devons tenter de générer une coopération sur la base de l'amour et de l'éducation plutôt que de la domination et du contrôle, il faudrait qu'il y ait un changement titanesque dans la conscience humaine. La reproduction de l'espèce devrait entrer dans la conscience publique et des fonds publics devraient y être investis. La reproduction devrait être soutenue économiquement dès le moment de la conception, compte tenu de l'importance psychologique et physique pour la santé adulte créée par les conditions dans lesquelles l'embryon mûrit (Longo 2013, ch. 11).

Une fraction de l'argent dépensé pour la fabrication de la mort, si elle était consacrée à la fabrication de la vie, pourrait à long terme modifier considérablement la culture mondiale. Cette culture est actuellement dominée par les émotions de colère et de peur, les sous-produits du système compétitif qui régit nos pensées et nos comportements aujourd'hui. Une industrie nationale (de défense) consacrée à la fabrication de la vie aurait besoin d'un soutien financier pour la reproduction, distinct de la dépendance et/ou peut-être même partagé par un partenaire de mariage, ce qui est tout à fait différent du système actuel de soutien. *Ce serait une dépense publique qui en vaudrait la peine si elle pouvait conduire à des hommes (et des femmes) émotionnellement sûrs qui ne sont pas accablés par le besoin excessif de pouvoir et, par conséquent, à une culture qui n'est pas orientée vers la guerre et la mort perpétuelles.*

De toute évidence, étant donné le grave problème de la surpopulation dans le monde d'aujourd'hui, cela ne devrait pas être considéré comme une incitation pour les femmes à avoir un nombre infini d'enfants. En effet, comme Malthus nous a mis en garde, notre succès dans la reproduction peut maintenant avoir, comme conséquence involontaire, menacé notre capacité à survivre. Espérons qu'à mesure que les femmes trouveront une place dans la société en dehors de la reproduction, elles seront moins enclines à avoir besoin de la reproduction comme moyen d'épanouissement personnel dans le cadre urbain moderne. Par conséquent, elles doivent également pouvoir s'épanouir dans des activités professionnelles au-delà de leur rôle de reproduction. Elles n'auraient pas non plus besoin d'avoir beaucoup d'enfants pour bénéficier d'une forme de sécurité sociale, si le soutien humain, en particulier dans la vieillesse, faisait partie d'une société nourricière et fondée sur l'amour.

Donc, pour passer en revue, je dis que notre biologie a besoin de survie et de reproduction. Ces deux exigences exigent également de la coopération : nous sommes des animaux sociaux. La coopération dans une culture compétitive s'accomplit par la domination et le contrôle, et cela est aussi vrai pour la reproduction que pour la survie, étant donné la dépendance habituelle des femmes à l'égard du soutien économique des hommes pour mener à bien leurs activités de reproduction. *Cette condition de dépendance inspire des émotions de colère et de peur chez la progéniture, et conduit souvent à la création d'hommes (et de femmes) peu sûrs d'eux avec un besoin irrésistible de pouvoir. Cela reproduit alors les systèmes de domination et de contrôle et une société compétitive, conduisant souvent à la guerre et à la mort.*

Pour briser ce cercle vicieux, il faut d'abord en prendre conscience, puis chercher les moyens de le modifier à travers des formulations théoriques et idéologiques qui s'y opposent. Il n'y a pas de manière scientifique ou déterministe d'y parvenir : il n'y a pas de formule. Il doit s'agir

d'un effort collectif, y compris l'éducation des hommes et des femmes dans un cadre démocratique, un autre idéal qui exige un effort de coopération, difficile à réaliser dans une société compétitive. Tout cela dépend de nous, une espèce dotée d'une conscience, pour l'aider à répondre à ses exigences biologiques.

Rien de tout cela n'est nouveau, bien sûr : Épicure, Jésus-Christ, Mahatma Gandhi et bien d'autres personnes moins connues le disent depuis des milliers d'années. Quand Épicure a dit, vivez simplement (ΛάθηΒιώσας) et restez à l'écart de la politique, il disait simplement que la concurrence sans entraves serait préjudiciable à toutes les personnes impliquées. Les Grecs de l'Antiquité ont institué les Jeux olympiques comme un substitut possible à la guerre, les prix étant des médailles, et non le contrôle d'autres peuples, de leurs terres et de leurs ressources. Depuis lors, des milliers de communautés « utopiques » ont également été établies par des hommes et des femmes au fil des ans, y compris en ce moment, alors que 200 millions de créateurs culturels tentent d'échapper à ce système destructeur de pensée et de comportement dans leurs communautés néo-épicuriennes (Ray et Anderson 2000). L'école d'Épicure a duré 800 ans autour de la Méditerranée, plus longtemps que toute autre école de philosophie à l'époque et aujourd'hui.

Dans le même temps, il se peut qu'un processus évolutif soit déjà en cours qui pourrait aider à résoudre ce dilemme. Le chien en tant qu'animal de compagnie est apparemment un loup domestiqué. Les loups ont évolué en chiens grâce à un processus par lequel les louves ont sélectionné des partenaires moins agressifs et prédateurs, reproduisant ainsi une progéniture mâle (et femelle) qui était progressivement moins agressive et prédatrice (Cafazzo, et al 2014). Aussi

Nous n'avons pas domestiqué les chiens. Les chiens se sont domestiqués eux-mêmes. Chez l'homme, la variation génétique de l'ADN provoque le syndrome de Williams-Beuren, une maladie caractérisée par un comportement exceptionnellement confiant et amical (Handwerk 2018)

Cet effet de la conscience sur le choix du partenaire pourrait donc également s'appliquer aux femelles humaines. Avec l'indépendance économique croissante, les femmes seraient moins susceptibles d'être forcées de se reproduire avec des mâles prédateurs et seraient donc en mesure de reproduire une progéniture moins prédatrice. Les taux élevés de divorce qui prévalent dans les pays les plus développés, ainsi que le retard dans la naissance des enfants, le cas échéant, pourraient suggérer que les femmes sont maintenant plus libres dans le choix de leur partenaire. Se pourrait-il qu'à l'avenir, nous voyions plus d'hommes « domestiqués » et, par conséquent, des sociétés basées davantage sur l'amour et l'éducation plutôt que sur la domination et le contrôle ? Cela pourrait-il déjà se produire chez les hommes des pays développés, ainsi que chez les « créatifs culturels », qui construisent des communautés séparées de la mentalité prédatrice du monde moderne ?

Bibliographie

1. Baran, Paul et Paul Sweezy (1966), *Monopoly Capital : un essai sur le système économique et social américain*. New York : Revue mensuelle de presse
2. Becker, Ernest (1973), *Le déni de la mort*. NY : Free Press
- Bhattacharya, Tithi (2020), « Libérer les femmes de l'économie politique : le marxisme de Margaret Benston et une approche de reproduction sociale de l'oppression de genre », dans *Monthly Review*, vol. 71, n°8 (janvier), pp.1-13
3. Burke, Kenneth (1973), *La philosophie de la forme littéraire : études sur l'action symbolique*. Berkeley, Californie : Presses de l'Université de Californie
4. Cafazzo, Simona, et al (2014), « Variables sociales affectant les préférences de partenaire, la copulation et le résultat de la reproduction dans une meute de chiens en liberté », *PLoS One* ; 9(6)
5. Domhoff, William G., et al (2018), *Étudier l'élite au pouvoir : cinquante ans de qui gouverne l'Amérique*. New York : Routledge
6. Duncan, Hugh (1968), *Symboles dans la société*. New York : Oxford University Press
7. Frank, Adam (2019), « The Blind Spot », *Aeon Newsletter* (8 janvier)
8. Fullbrook, Edward, Ed. (2004), *Un guide de ce qui ne va pas avec l'économie*. Londres : Anthem Press
9. Gutenschwager, Gerald (1996), « L'architecture dans un monde en mutation ; the New Rhetoric of Form », dans *Journal of Architectural Education*, vol. 49 (mai), p. 246-258. Reproduit dans *Ekistics*, vol. 65, n° 391-2-3 (juillet-décembre) 1998, pp. 262-271.
10. _____ (2017), « La prédation, le genre et notre oxymore anthropologique », dans *Eruditio, e-Journal of the World Academy of Art and Science*, Vol. 2, Numéro 3 (4 mai).
11. _____ (2020), « Comprendre la société : l'interaction de la raison et de l'émotion », dans *Eruditio, e-Journal de l'Académie mondiale des arts et des sciences*, vol. 2., numéro 6, (mars)
12. Hamid, Nafees et Clara Pretus (2019), « Les neurosciences du terrorisme : comment nous avons convaincu un groupe de radicaux de nous laisser scanner leur cerveau », dans *The UK Conversation Newsletter*, 12 juin
13. Handwerk, Brian (2018), « Quelle est la précision de la théorie du chien d'Alpha » dans *SMITHSONIANMAG.com* (15 août)
14. Hart, Donna et Robert Sussman (2019), *L'homme chassé : primates, prédateurs et évolution humaine*. New York : Routledge
15. Holton, R.J. (1985), *La transition du féodalisme au capitalisme*. New York : Macmillan Publishers
16. Kate4Kim, (2018), « L'argent et le bonheur : la recherche surprenante », dans *partners4prosperity.com*
17. Laland, Kevin N. (2017), *La symphonie inachevée de Darwin : comment la culture a créé l'esprit humain*. Presses de l'Université de Princeton
18. Longo, Lawrence (2013), *L'essor de la physiologie fœtale et néonatale : de la science fondamentale aux soins cliniques*. New York : Springer
19. Macfarlane, Alan (1989), *La culture du capitalisme*. Oxford : Blackwell Publishers (en anglais seulement)
20. _____ (1991), *Les origines de l'individualisme anglais : la famille, la propriété et la transition sociale*. Oxford : Blackwell Publishers (en anglais seulement)
21. Macpherson, C.B. (2011), *La théorie politique de l'individualisme possessif*. Cambridge : Presses de l'Université d'Oxford

22. McClelland, David C. (1975), *Pouvoir ; L'expérience intérieure*. New York : Irvington Publishers, Inc.
23. Rhodes, Marissa C. (2019), *Tender Trades : Wet Nursing, Urban Domestic Economies and the Intimate Politics of Inequity in the Anglo-Atlantic, 1750-1815* », thèse de doctorat, Graduate School of the University of Buffalo, The State University of New York
24. Sahlins, Marshall (2008), *L'illusion occidentale de la nature humaine*. Chicago, Illinois : Prickly Press
25. Solomon, Sheldon (2015), *Le ver au cœur*. Londres : Penguin Books
- Sussman, Robert et Robert Cloninger (2011), *Origines de l'altruisme et de la coopération*. New York : Springer
26. Turner, Bryan S. (1992), *Max Weber : de l'histoire à la modernité*. Londres et New York : Routledge
27. Verbanac, Donatella, et al (2019), « Nutrition – faits et mythes », dans *Acta Pharm.* 69, pp. 497-510 (10 septembre)
28. Yates, Michael D. (2020), COVID-19, « La dépression économique et les manifestations de Black Lives Matter : la triple crise entraînera-t-elle une révolte de la classe ouvrière aux États-Unis ? », *Monthly Review*, vol. 72, n° 4, septembre, p. 14-33
- Zaman, Asad (2020), « Modèles et réalité : comment les modèles divorcés de la réalité sont-ils devenus épistémologiquement acceptables ? ». *Real-World Economics Review*, numéro 91, p. 20-44
29. Zuboff, Shoshana (2019), *L'ère du capitalisme de surveillance*. NY : Affaires publiques